

Voix d'elles rebelles, féminisme de banlieue

7 mars 2013 à 22:36



Sarah Oussekiine, présidente de l'association Voix d'elles rebelles à Saint-Denis, entourée de bénévoles de l'association : Sibel, Yasmina et Ayala. (Photo Vincent Nguyen. Rivapress)

REPORTAGE - Loin des polémiques sur l'islam, la discrète association reçoit plus de 300 femmes par an au cœur d'une cité de Saint-Denis.

Par **ALICE GÉRAUD**

Il n'y a pas de plaque à l'extérieur de l'immeuble, ni le moindre autocollant sur la porte d'entrée, indiquant que loge ici une association féministe. Mais un éclat de rire qui traverse la porte et résonne jusque dans la cage d'escalier. Celui de Sarah Oussekiine, fondatrice et secrétaire générale, de Voix d'elles rebelles. Elle vient ouvrir et s'excuse, toujours en riant, on ne sait pourquoi, de recevoir «*dans un bordel pareil*». Le petit appartement au rez-de-chaussée de la cité Gabriel-Péri à Saint-Denis (banlieue nord de Paris) sert depuis dix-huit ans de local à l'association. Il est en travaux. Une quinzaine de jeunes bénévoles des quartiers en service civique s'affairent à arracher les papiers peints. «*On a reçu tellement de monde ici que ça avait fini par être dans un sale état. Fallait faire quelque chose.*» L'an dernier, 3 500 personnes ont franchi la porte anonyme de ce local. Des féministes, travailleurs sociaux et chercheurs de tous pays venant partager leurs expériences d'un féminisme de terrain dans les quartiers populaires. Mais surtout beaucoup de femmes venues chercher de l'aide.

Cette discrète et modeste association qui tourne avec 50 000 euros de budget (subventions publiques et de plus en plus de partenariats privés), deux permanentes et une quarantaine de bénévoles, reçoit entre 300 et 500 femmes par an. Des femmes qui vivent en banlieue, mais pas forcément à Saint-Denis. Voix d'elles n'est pas une association de quartier. Même si, depuis le temps, la greffe a pris, au point que des jeunes de la cité - «*filles et garçons*», précise Sarah Oussekiine - ont pris l'habitude de franchir la porte. Pour participer à des ateliers ou donner un coup de main. Comme Alaya, 19 ans, qui a l'impression d'avoir «*un peu grandi ici*». Aujourd'hui, ce garçon mordu de vidéo réalise des films avec l'association. «*Je traîne là depuis que j'ai 10 ans. Ça fait rire certains copains, l'idée même du féminisme. Mais quand tu entends ce qu'ont vécu les femmes qui viennent ici, quand tu vois comment l'association leur permet de s'en sortir, tu ne peux pas rester insensible.*»

Quotidien. Voix d'elles rebelles traite les problèmes qui se présentent, fait de la prévention contre les fugues, les tentatives de suicide. Elle s'occupe des histoires de séquestrations, de violences, de mariages forcés. Hier, elle devait recevoir une jeune fille française d'origine malienne de retour de Bamako après un mariage forcé. Il faut s'occuper de lui trouver un hébergement. Le quotidien. Les bénévoles font avec les moyens du bord, et le peu qui existe. Les petits locaux de la cité Gabriel-Péri ont hébergé jusqu'à huit femmes en même temps. Certaines sont restées ici plusieurs années. L'association travaille régulièrement avec la cellule du planning familial de Seine-Saint-Denis, un des rares centres du planning encore en fonctionnement dans les quartiers populaires, avec les associations d'aide aux étrangers. Dans ce département, terre d'entrée de l'immigration en France, débarquent de plus en plus de très jeunes filles d'Afrique subsaharienne. *«On n'a pas toujours de solution, mais on peut toujours offrir de l'écoute»*, raconte Sarah Oussekiné.

Urgence. L'association se tient à bonne distance des débats qui agitent le féminisme sur les banlieues. *«Je leur laisse la journée de la femme, on s'occupe du reste de l'année»*, résume sa fondatrice. La simple évocation de Ni putes ni soumises déclenche un gros soupir suivi d'une série d'adjectifs particulièrement fleuris à l'égard de *«ces nanas financées pour aller dans le sens du poil de la bourgeoisie bien pensante»*. Elle dit avoir ressenti leur discours *«comme une violence de plus contre les gens des quartiers»*. Pour elle, l'urgence est *«d'arrêter la stigmatisation»*. *«Les jeunes mecs se sentent pointés du doigt. C'est aussi comme ça qu'ils se laissent embarquer par les barbus.»* Sarah Oussekiné n'est pas tendre non plus avec les fondamentalistes islamistes (elle a aussi quelques adjectifs à leur adresse) ni avec les *«évangélistes, témoins de Jéhovah et amis de Jésus qui viennent chanter dans les cités»*.

Elle s'est découverte féministe en lisant *le Deuxième Sexe*, de Simone de Beauvoir. *«Comprendre cette violence indicible, imperceptible, de l'éducation des filles, qui nous conditionne pour être mariée et faire des gosses. Ce sont des choses qui parlent à des nanas comme moi, grandie dans une famille venue d'Algérie.»* L'idée d'un mouvement féministe de banlieue fait sens pour elle. Elle se revendique de ce militantisme issu de la Marche pour l'égalité dans les années 80, *«contre le racisme mais aussi contre le sexisme»*. Dans son histoire, il y a surtout une fracture, fondatrice. Début décembre 1986, son frère, Malik Oussekiné, s'est fait tabasser à mort par des policiers en marge d'une manif étudiante. *«J'ai réalisé qu'être française née de l'immigration coloniale, c'est être une Française de seconde zone.»* Pour elle, la question du féminisme dans les cités est une évidence. *«Ici, pour les nanas, c'est le cumul des mandats : en plus de subir le sexisme qui touche toutes les femmes, il y a la précarité, le fait d'être fille de migrants, la stigmatisation.»*